

Les Bonnes de Jean Genet vues par Robyn Orlin

Le *Monde libertaire* a eu la chance d'assister à la première représentation des *Bonnes* de Jean Genet, dont la vision de Robyn Orlin a éclaté hier, au Théâtre de la Bastille.

Robyn Orlin a découvert la pièce de Genet tandis qu'elle était encore adolescente durant une représentation à Johannesburg (Afrique du Sud) qui, malgré une mise en scène outrancière et des actrices toutes blanches (tandis que Robyn ironisera en disant qu'en Afrique du Sud sous l'apartheid, les domestiques blanches ne couraient pas les rues !), la fascina et particulièrement les personnages de Claire et Solange, les deux sœurs, bonnes de Madame.

Robyn connaissait l'histoire des sœurs Papin qui inspirèrent (malgré qu'il s'en défende) Jean Genet pour le sujet de sa pièce (à tournure beaucoup plus politique et de critique sociale).

L'histoire de deux sœurs qui décident afin de réaliser leur haine de Madame, leur maîtresse, de l'assassiner. Facile à dire, mais moins à concrétiser. Aussi le font-elles en fantasme au cours de jeux de rôles « expiatoires » destinés à aiguïser leur désir de la supprimer.

On sait que Jean Genet, s'il accrédita la mise en scène des *Bonnes* par Louis Jouvet en 1947 et s'inspira d'elle pour remodeler son texte à plusieurs reprises, il n'en fut pas de même pour nombre d'autres représentations, soit auxquelles il refusa carrément d'assister soit qu'il fit carrément interdire, telle celle de New-York. De fait, il écrivit *Comment jouer les Bonnes* pour l'édition de ses œuvres complètes chez Gallimard, texte d'avertissement dans lequel il asphyxie les futurs prétendants à sa mise en scène de détails de jeu, de costumes et de décors, on ne peut plus précis. Ayant prodigué ses conseils, Genet n'interviendra plus sur les représentations ultérieures.

Et elles furent pléthores à travers le monde entier... *Les bonnes* étant parfois jouées par des femmes, parfois par un trio mixte, voire avec une Madame transsexuelle – (ainsi celle à laquelle j'ai participé en 1972 au Lycée Buffon, tandis que paraît-il, mais cela n'a jamais été confirmé, Genet, invité par un de nos profs organisateurs malgré la réticence du proviseur y assista, amusé...).

Mais, Robyn Orlin est allée encore plus loin car, non seulement elle présente dans sa version trois hommes pour jouer les trois personnages, mais de plus, elle mêle plusieurs modes d'expression, notamment la projection d'un film par intermittence en arrière fond de scène (*The Maids*, réalisé à partir de la pièce en 1975 par le britannique Christopher Miles), ainsi que plusieurs séquences exécutées par les trois merveilleux acteurs de sa version.

L'originalité de sa mise en scène tient surtout au fait qu'elle a respecté les volontés les plus tenaces de Genet : tandis que les acteurs jouent devant le public, ils sont filmés simultanément par une caméra qui les place dans le décor du film de Miles, projeté et composant la symbolique du miroir, si chère à l'auteur.

Un effet très réussi et qui donne une double vision de l'action, peut-être beaucoup plus intime dans le miroir, finalement, que sur scène. Mais, les acteurs respectent également les directives de Genet – qui souhaitait à l'origine que sa pièce fut jouée par des hommes –, en ce qui concerne leur détachement épisodique de l'action, ou encore le fait qu'ils superposent les fins de phrases de l'un avec le début de celles de l'autre. Autre petit détail, mais comme le dit l'expression « le diable se tient dans les détails » j'ai remarqué de Madame répond également aux indications de Genet quant aux semelles compensées (un détail récurrent dans son théâtre) rehaussant encore l'expression de son personnage autoritaire. On ne peut non plus passer sous silence les costumes symboliques très réussis mais non pas exubérants, ce qui comme on a pu le remarquer dans d'autres versions, n'avait rien apporté de plus pour mettre en valeur l'extraordinaire texte de la pièce.

A présent l'interprétation. Un seul terme me vient pour en rendre compte : elle est exceptionnelle, époustouflante. Autant dans le jeu de satire des bonnes, Solange (Arnold Mensah) et Claire (Maxime Tshibangu), imitant à tour de rôle Madame (Andréas Goupil), que lorsque Madame, terriblement fofolle et futile à souhait se laisse aller à ses aspirations diaboliques et dominatrices ou carrément criante de vérité, lorsque la tension dramatique arrive à son comble entre Solange et Claire, dans un revirement de la pièce que nous laissons découvrir aux néophytes n'ayant encore jamais eu la chance de voir une représentation des *Bonnes*.

Une version sans doute très proche des desideratas d'un Jean Genet qui, hélas, n'est plus là pour le confirmer...

Patrick Schindler, 5 novembre 2019

auteur de *Jean Genet, traces d'ombres et de lumières* aux éditions libertaires

A ne pas manquer, donc :

La pièce est jouée jusqu'au 15 novembre au Théâtre de La Bastille, puis :

du 20 au 23 novembre, au Théâtre Garonne, Toulouse,

les 26 et 27 novembre 2019, au CDN de Rouen,

le 30 novembre 2019, au Théâtre Louis Aragon, de Tremblay en France, durant le Festival d'Automne à Paris,

le 4 mars 2020, à Kinneksbond, Mamer (Luxembourg)

et du 17 au 21 mars 2020, au CDN de Tours.

INTRAMUROS

www.intratoulouse.com

> Le métroculturel toulousain / n° 447 / gratuit / novembre 2019 <

Pièce en mouvement ➤ “Les Bonnes”

Une mise en scène de l'œuvre de Genet par la chorégraphe Robyn Orlin.

C réée en 1947 et inspirée d'un fait divers retentissant de la France des années 30, “Les Bonnes” est la deuxième pièce de Jean Genet. Le texte emploigne la question du conflit de classe, se présente comme une satire de la bourgeoisie, une réflexion sur le travestissement et apparaît comme une parodie de la tragédie classique. La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin en présente cet automne à Paris une mise en scène, également à l'affiche du Théâtre Garonne. Selon elle, « cette pièce reste riche et pertinente, j'ai ainsi appris que “Les Bonnes” étaient à l'origine écrites pour des comédiens masculins, sans que l'on sache précisément ce que Jean Genet avait en tête. J'ai donc choisi de travailler avec deux comédiens noirs et un comédien blanc. Cette pièce parle en effet des rapports entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Cela représente d'emblée un véritable défi car, si ces classes existent toujours aujourd'hui, elles ont changé de forme, les frontières se sont brouillées. Nous devons donc trouver comment donner une représentation esthétique de ces changements. Et si la notion de choix est cruciale dans toute œuvre dramatique, “Les Bonnes” apparaissent très ambivalentes. Est-ce qu'une personne choisit de se mettre au service d'une autre personne ? Pouvons-nous faire le choix d'échapper aux structures de pouvoir ? A quel point être noir en France condamne à l'exclusion et peut-on y échapper ? Cette pièce questionne ainsi ma conception des structures sociales et de la place de l'individu. [...] Certes, je ne suis pas metreuse en scène, je prends donc l'adaptation des “Bonnes” comme une expérience. Mais je n'ai pas non plus une approche chorégraphique traditionnelle. Je ne pense pas en termes de mouvement, plutôt en termes d'espace et de concept. Je ne pense pas que le corps soit la seule chose importante sur le plateau. C'est étant dit, la pièce de Jean Genet fait preuve d'une grande fluidité entre les genres et les jeux de pouvoir, ce qui en fait une pièce très chorégraphique, une pièce en mouvement constant. »

• Du mercredi 20 au samedi 23 novembre, 20h30, au Théâtre Garonne (1, avenue du Château d'Eau, 05 62 48 54 77, theatregaronne.com)

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Les Bonnes, de Jean Genet, mise en scène de Robyn Orlin, Théâtre de la Bastille

Les bonnes de Jean Genet et Robyn Orlin cela semble aller de soi. Pour sa première mise en scène, la chorégraphe et performeuse sud-africaine, vivant désormais en Europe, ne perd rien de sa rage, de sa niaque et surtout de son impertinence, de son regard aigu sur les questions de société, racisme, domination, genre. Jean Genet et Robyn Orlin, même combat donc. Et même armes. Celle d'une déconstruction systématique des structures inhérentes de la représentation, ici la tragédie dont il ne reste que des lambeaux et une parodie mordante, satire acide d'une bourgeoisie déliquescence, pour une critique franche de nos systèmes d'aliénation, sociale et politique, sujet de cette courte pièce toujours aussi brûlante et contemporaine.

Mais aujourd'hui, s'interroge Robyn Orlin ? Comment dépasser la représentation traditionnelle au regard de l'évolution de la société depuis sa création ? Comment donc, sans oblitérer le passé, réactualiser les enjeux de la pièce ? Robyn Orlin choisit trois comédiens, – ce que Jean Genet avait en tête – deux noirs, un blanc. Souvenance logique d'un passé sud-africain et de l'apartheid. Première couche à vrai dire d'un postulat qu'avec beaucoup de subtilité elle décante. Les bonnes sont noires mais ce qu'elles jouent lors de cette cérémonie bientôt funèbre c'est aussi la représentation des noirs par les blancs, leur regard porté sur elles, de dominant et colonisateur. Jouer à être Madame c'est ne pas vouloir devenir Madame, c'est acter dans un jeu de miroir pervers leur condition de dominée. Le travestissement n'est plus dans le costume ni seulement dans le genre mais également dans la couleur de peau... Ou blanchir sa peau serait pouvoir accéder enfin au même statut social. Une mise en abyme pas si déroutante que ça une fois le masque déposé, la cérémonie achevée, le miroir traversé. Et c'est ça aussi qui mène au drame, au gardénal bu jusqu'à la lie.

S'emparant du rôle de Madame et de ses robes, donc de sa peau blanche, Claire ou Solange, chacune leur tour, renversent à leur tour la représentation et offrent leur regard décillé sur la bourgeoisie blanche au relent raciste et colonialiste dont elles sont les victimes de fait. Mais Robyn Orlin retourne tout ça comme un gant de vaisselle. Il y a quelque chose d'une grande ambiguïté qu'elle souligne. Sommes-nous aussi responsables de notre aliénation ? La relation avec Madame et tout ce qu'elle induit, d'amour et de haine, de lucidité et d'aveuglement sur sa propre condition, son statut de noires exploitées, de déterminisme social, est minutieusement décortiquées jusqu'au malaise. Et si cette relation toxique était aussi celle, entretenue, de ces deux sœurs entre-elles ? Le produit et reproduction à huis-clos de leur aliénation sociale.

Et rien ne semble avoir ni devoir changer pour Robyn Orlin. En projetant le film de Christopher Mils, *The Maids*, réalisé en 1975, n'en conservant que les décors surannés d'un appartement bourgeois, elle y incruste les comédiens. Aux bonnes blanches succèdent donc deux bonnes noires, interprétés par deux hommes. Mais si le lieu de tous leurs fantasmes et de leur condition d'esclaves modernes semble appartenir à un passé révolu et si peu lointain, le sujet, leur toujours assujettissement, lui demeure pertinent et sur le plateau nu, hors de la projection, se révèle aussi terriblement juste. Et la crise qui explose, avant son acmé qui verra la mort de Claire, se fait devant un écran désormais noir qui ne reflète que les bonnes et le vide, l'abîme. Et c'est bien à une lente descente en enfer à laquelle nous assistons. La mort expiatoire et tragiquement toc de Claire, travestie illusoirement en Madame, ultime pied de nez, c'est le triomphe absolu de cette bourgeoisie blanche et raciste. Le constat de Robyn Orlin est imparable, comme celui de Jean Genet, devant le déterminisme social et la reproduction des élites qui aliène l'individu. La vérité exprimée par Solange, ce long cri de rage écorchée, hallucinée dans cette mise en scène, n'est plus de l'ordre du fantôme mais pue son eau de vaisselle. En résumé le sujet résiste à tout décor, le politique survit à tout contexte.

Si l'on regrette le jeu quelque peu outrancier et sans nuance véritable d'Andréas Goupil, Madame, on ne peut que saluer la performance d'Arnold Mensah et Maxime Tshibangu. Sans être travestis réellement, formidables d'ambiguïté dans leur jeu à tiroir, leur fluidité formidable à passer d'un jeu à l'autre sans heurt, nous déstabilisant même, et qui offre une vision de Claire et Solange bien plus complexes qu'elle n'y paraît dans perspective vertigineuse. Ces deux bonnes là, par eux, et l'impulsion de Robyn Orlin, en deviennent le symbole d'une situation intenable et tragique, entre déterminisme social et fatalisme, d'une impossible ou difficile émancipation sociale et politique des noirs, au-delà même de l'Afrique du Sud. Robyn Orlin signe sa première mise en scène comme elle conçoit ses performances, un manifeste implacable, un regard tranchant et lucide, sans concession. Indispensable.

Denis Sanglard, 7 novembre 2019

Du 4 au 15 novembre 2019
A 20h, relâche le jeudi 7 et le dimanche 10 novembre 2019
Théâtre de la Bastille

Tournée :

20 au 23 novembre 2019 Théâtre Garonne, Toulouse

26 et 27 novembre 2019 CDN de Rouen

30 novembre 2019 Théâtre Louis Aragon, Tremblay en France, Festival d'Automne à Paris

4 mars 2020 Kinneksbond, Mamer (Luxembourg)

17 au 21 mars 2020 CDN de Tours

Les Bonnes travesties par Robyn Orlon

Mêlant cinéma, théâtre et danse, la chorégraphe sud-africaine se saisit de la pièce de Jean Genet pour la faire incarner par deux comédiens noirs, emportés dans une transe tellurique alors que le film tourné par Christopher Miles défile et les immerge dans le décor des années 70. Un spectacle performatif qui se regarde sans parvenir à porter la charge sociale et subversive de l'auteur.

Un fait divers choquant

Nous sommes en 1933, en France, dans la ville du Mans. Christine et Léa Papin, deux soeurs, assassinent à coups de marteau et de pot en étain leurs maîtresses respectives. Scandale dans la classe bourgeoise qui condamne ces bonnes dégénérées, alors que les intellectuels surréalistes de l'époque, dont Paul Eduard et Benjamin Perret, se saisissent de ce fait divers comme un message révolutionnaire. Jean Genet a 36 ans et une réputation de poète délinquant sorti de prison. La pièce qu'il écrit raconte l'histoire sordide de deux employées de maison qui projettent d'assassiner leur maîtresse, non sans auparavant avoir répété des rituels pervers de soumission et de sadisme en imitant leur maîtresse par des jeux de rôles. Cruelle et provocante, la pièce ne fut vraiment appréciée que dans les années 60 grâce au metteur en scène Jean-Marie Serreau qui la monte avec trois actrices noires.

Inversion des genres

Cinéma ou spectacle vivant ? Robyn Orlon brouille les pistes en nous présentant les deux dès le départ, immergeant le spectateur à travers le dédale de séquences en noir et blanc du film de Christopher Miles avec Glenda Jackson, débutant par la scène de l'amant de Madame embarqué par la police dans un Paris grisâtre des années 70. Le compositeur Arnaud Sallé est au pupitre électro et impulse une bande son créative et haletante, tandis qu'Arnold Mensah et Maxime Tshibangu, en salopette à bretelles vert fluo, chaussés de baskets blanches de performers tout terrain, s'amuse à se travestir en femme, prenant la pose devant l'écran comme face à un miroir, admirant avec un narcissisme contemporain leur beauté sauvage et sophistiquée. Le contraste entre le noir et blanc classique du film où les bonnes sont vêtues de noir dans un intérieur bourgeois de la Place Vendôme et l'allure RnB des acteurs, sexy et moulés dans un tissu fluo qui découpe au cordeau leurs silhouettes d'éphèbes qui se déhanchent frénétiquement, séduit le spectateur sans apporter de l'intérêt à la compréhension de la pièce.



Un jeu outré

Plus embêtant, le jeu outré des acteurs, notamment Andréas Goupil dans celui d'une maîtresse *queer*, égare le spectateur et affadit la tension même du texte, sa violence sociale. On ne sent rien de tel dans le spectacle, bien que certaines séquences et le travail vidéo soient très réussis. Ni l'angoisse des bonnes avant leur meurtre prémédité, ni leur difficulté à exister, qui les pousse à se travestir et à utiliser les attributs de la classe dominante dans un huis clos oppressif et une cérémonie secrète, ne se ressentent vraiment. Cette folie subversive se transforme ici en un rituel de connivence avec le spectateur et la caméra, explosif et joyeux, esthétiquement tragique. Dommage que ce savoir faire ne parvienne pas à éclairer davantage cette œuvre captivante.

Hélène Kuttner, 9 novembre 2019

Le Monde

Théâtre : Robyn Orlin dédouble « Les Bonnes » de Jean Genet

Au Théâtre de la Bastille à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, la chorégraphe sud-africaine revisite la pièce créée en 1947, en y intégrant de la vidéo.

La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin avait 16 ans lorsqu'elle découvrit à Johannesburg la pièce *Les Bonnes*, créée en 1947 par Jean Genet. Choquée, elle se demanda pour quelles raisons les deux domestiques n'y étaient pas noires. Logique : dans son pays, les bonnes le sont, et les patrons, non. Aujourd'hui, à 64 ans, pour sa première mise en scène de théâtre depuis ses débuts dans les années 1980, Orlin décide de s'attaquer aux *Bonnes* en ravivant ce souvenir de jeunesse.

Le parti pris de Robyn Orlin, exacerbé par le travestissement des personnages, enclenche à fond la pédale du jeu de rôles et du déguisement au cœur de l'œuvre de Genet

Dans l'adaptation vidéo-théâtrale qu'elle présente jusqu'au 15 novembre, au Théâtre de la Bastille, à Paris, à l'enseigne du Festival d'automne, elle règle donc la question en plongeant aussi à la source de l'œuvre de Genet qui écrit à l'origine la pièce pour des hommes. Elle choisit les comédiens noirs Maxime Tshibangu et Arnold Mensah pour interpréter les bonnes Solange et Claire, et un acteur blanc, Andréas Goupil, pour Madame, donnant un tour de vis supplémentaire au nœud de la haine sociale entre les deux sœurs et leur patronne.

Le parti pris de Robyn Orlin, exacerbé par le travestissement des personnages, enclenche à fond la pédale du jeu de rôles et du déguisement qui est au cœur de l'œuvre de Genet. Il attise les problématiques de la race, du genre, de la classe sociale, de la domination et de l'asservissement, ainsi que celui de la confusion identitaire qui transpercent Solange (l'aînée) et Claire (la cadette), happées dans une spirale d'amour-haine : elles empruntent régulièrement les robes de leur patronne pour se lâcher dans une « cérémonie » au goût violent d'exorcisme où elles ravivent leur désir de tuer Madame.

Hystérisation théâtrale

L'hystérisation théâtrale, pas loin de la caricature en particulier lorsque les bonnes imitent leur patronne, fait monter une vague de transe pulsée par la musique électro anxiogène d'Arnaud Sallé. Elle culmine dans la mort pour de vrai de Claire, qui avale la tasse de tilleul empoisonnée destinée à sa patronne. Suicide, sacrifice, coup de folie, le dédoublement ludique bascule dans le réel pour le pire. Jouer Madame revient finalement à choisir de mourir à sa place. Pour stopper son emprise ? Se libérer enfin ? Mieux la supprimer ? Le tragique de ce piège vénéneux éclate dans une envolée visuelle psychédélique comme un trip hallucinatoire.

Ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo

La veine vidéo-spectacle, que Robyn Orlin complexifie avec finesse dans ses pièces, se déploie ici dans un nouveau registre. Sur des images, projetées en fond de scène, du film *The Maids*, réalisé en 1975 par Christopher Miles avec Glenda Jackson, Susannah York et Vivien Merchant, Orlin incruste en direct et avec brio les silhouettes de son trio. Le décor est bourgeois et kitsch, sur lequel éclate le vert pétant des tenues de sport des domestiques. Cette esthétique proche d'un roman-photo crée un hiatus qui fait encore plus grincer le décalage des servantes toujours en représentation qu'elles endossent les fringues de Madame ou soient elles-mêmes.

Concrètement, ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo. L'impression d'observer un tournage en train de se faire avec des déplacements limités des interprètes pour se glisser dans le décor virtuel ne manque pas d'intérêt. Le regard joue au ping-pong entre les acteurs le plus souvent de dos pour être saisis par la caméra et leurs prestations de face sur l'écran comme s'ils se regardaient dans un miroir. Ces dédoublements en cascade sont raccord avec celui vécu intimement par les bonnes que cette version de Robyn Orlin potentialise avec force.

Rosita Boisseau, publié le 09 novembre 2019 à 07h00

Les Bonnes, de Jean Genet, par Robyn Orlin. Théâtre de la Bastille.
Dans le cadre du Festival d'automne. Jusqu'au 15 novembre, à 20 heures.

Toute La Culture.

Robyn Orlin fait danser « Les bonnes » au Festival d'Automne

Au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne, la chorégraphe sud-africaine, aujourd'hui européenne, s'attaque au chef d'oeuvre de Jean Genet, dans un geste qui prime sur les mots.

Avant d'être un théâtre, la Bastille était un cinéma, et pour cette version de ce jeu de rôle qui vire à la folie, il retrouve ses origines. Un grand écran projette *The Maids* de Christophe Miles. L'image est 100% Nouvelle Vague, une voiture roule sous la pluie dans Paris et un homme, bourgeois, sera arrêté... Arnaud Sallé mixe en direct une bande son techno qui fait merveilleusement bien monter la tension. Il était évident qu'Orlin allait bousculer « Les Bonnes », elle qui bouscule toujours tout. Déjà en 2012, elle avait travaillé avec sept interprètes de la célèbre compagnie sud-africaine Moving Into Dance Mophatong, une institution, créée par Sylvia Glasser sous le règne de l'Apartheid, à la fin des années 1970. Une compagnie résolument attachée à la perpétuation et à la défense des croyances et des traits culturels autochtones face à la domination de la culture blanche.

Alors, ici, les bonnes et madame sont tous des hommes. Les bonnes (Arnold Mensah et Maxime Tshibangu) sont noirs, et madame (Andréas Goupil) est blanc. Vous connaissez l'histoire inspirée de l'histoire des sœurs Papin. Deux sœurs domestiques veulent tuer leur maîtresse. Pourquoi ? Pour tout et particulièrement à cause du carcan, de l'ascendance, du mépris, « Madame est bonne » disent ... les bonnes. Mais Madame est généreuse, elle donne des affaires à ses bonnes, même LA robe rouge... Cela ne répare rien. Les deux sœurs qui rêvent de liberté ne veulent qu'une chose : la tuer, la tuer comme si sa mort allait les affranchir.

Peuvent-elle jouer dans la cour des bourgeois ? Elles vont essayer, quitte à tout perdre. Le jeu de rôle, la machination et l'impossible inversion des hiérarchies sociales sont ici portées avec le corps. C'est ce que Orlin sait faire de mieux, la danse prend la pose, elle déborde, devient performance et s'empare du public. L'image devient superbe quand Maxime Tshibangu est possédé, et multiplié, justement... dans La robe rouge. Les corps s'incrustent dans l'écran, n'en disons pas plus, mais l'utilisation live de la vidéo apporte un délicieux côté télénoyela au propos.

Orlin donne à ce texte génial écrit en 1947, que Chabrol a adapté de façon mémorable en 1995 sous le titre *La Cérémonie*, un gout d'apartheid et une corpulence chorégraphique. Et même si la direction d'acteur n'est pas à la hauteur de la forme et de l'image, cette version des Bonnes sonne terriblement juste en 2019.

Prenez date, le 9 novembre à 16h, et en entrée libre, vous pouvez venir lire à voix haute vos textes préférés de Genet, au Théâtre de la Bastille bien sûr !

